

Sophie Avon

Les belles années

roman



MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

LE SILENCE DE GABRIELLE, Arléa, 1988.

HORS LES MURS, Arléa, 1990.

LES HAUTS-FONDS, Gallimard, 1993.

LATIFUNDO, Denoël, 1997.

LA LUMIÈRE DE NECKLAND, Denoël, 1999.

LA BIBLIOTHÉCAIRE, Arléa, 2006.

CE QUE DIT LILI, Arléa, 2007.

LES BELLES ANNÉES

Sophie Avon

LES BELLES ANNÉES

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2010.

Pour Corinne

« Aux maigres orphelins séchant comme
des fleurs. »

BAUDELAIRE
Les Fleurs du mal

Lucile et Grégoire

(1980)

Mes parents m'avaient accompagné, ils y tenaient. J'étais majeur pourtant, j'avais eu dix-huit ans en juin. Mais ils voulaient « m'installer » comme ils disaient. J'aurais préféré qu'ils soient là pour ma rentrée en CM2, quand j'avais dix ans et que ma petite sœur, elle, entrait en préparatoire dans une école de filles à côté de la mienne. Ils me l'avaient confiée comme si le fait que son établissement jouxte le mien justifiait qu'ils s'en lavent les mains. Or je ne l'avais pas trouvée, moi, l'école de Lucile. On avait fini accrochés l'un à l'autre dans la cour des grands, tétanisés face à des dizaines de gosses en furie. Ma petite sœur m'avait glissé, c'est bizarre, tu as vu, il n'y a que des garçons — et je ne répondais pas parce qu'elle avait raison.

Quand la cloche avait sonné, nous étions restés plantés près d'un marronnier dont l'écorce était recouverte de minuscules entailles de canif. En quelques minutes, la cour s'était vidée, et nous devons nous rendre à l'évidence : nous étions seuls au monde. Ma petite sœur était au bord des larmes mais elle ne pipait mot. Au bout d'un moment, je lui avais saisi la main, on va rentrer à la maison, j'avais dit.

Sur la route, un vieil homme s'était mis en tête de nous accompagner. Il avait un accent du Sud à couper au couteau et au bout d'un moment, Lucile m'avait demandé, il est étranger, le monsieur ?

Le monsieur avait ri.

— Mais non, je suis né ici ! Et mes parents aussi et mes grands-parents aussi sont nés ici !

— Nous non, avais-je dit précipitamment pour excuser ma sœur.

— Oui, je sais, vous êtes les nouveaux, les petits Zeller, c'est ça ?

— C'est ça monsieur.

Il portait une casquette, des gros souliers à lacets et un sac en bandoulière. Il avait l'air bien renseigné, mais il y avait peu de chance qu'il connaisse l'école de ma sœur. Le ciel était gris et la lumière peinait à éclairer le feuillage des arbres, néanmoins c'était le matin, on ne pouvait pas se tromper là-dessus, et rien n'était effrayant sur cette route qui reliait les bourgs entre eux, à part qu'on n'avait pas trouvé l'école de Lucile et que les parents seraient furieux. Le vieux nous avait conduits jusqu'au pas de la porte de chez nous. Il avait attendu qu'on entre pour s'en aller. Les parents n'étaient pas encore partis travailler. Ils avaient l'air tout décontenancés de nous voir là, devant eux, comme si nous étions les fantômes de leurs enfants. Ils nous contemplaient de la tête aux pieds, bouche ouverte, et moi j'avais honte d'avoir failli. J'avais envie de crier : mais je ne suis pas si grand vous savez ! et elle, regardez-la, elle est toute petite !

Dans la voiture qui nous emmenait jusqu'à Paris, j'ai

remâché inexplicablement cette histoire. Lucile était blottie à l'arrière de la R16, les yeux dans un roman, pieds nus, recroquevillée de façon compliquée mais, pour elle, la position allait de soi. Elle avait un pied en l'air, collé à la vitre, l'autre replié sous une de ses fesses, l'épaule contre la portière, le visage vers l'avant et le cou étrangement ployé au-dessus de son livre qui tenait en équilibre sur son genou.

Je n'ai pas pu m'empêcher de passer mon doigt sur sa joue.

Pour moi, elle n'avait pas changé. C'était toujours la même petite fille aux cheveux blonds, le même visage triangulaire et doux, dont la peau, par endroits, était si fine qu'on en devinait les veines bleues. Elle avait grandi pourtant, depuis son CP et notre arrivée à Montpellier. Elle avait seize ans, des seins ronds et durs, des cuisses musclées et des mains blanches sur lesquelles brillaient des anneaux de toutes les couleurs. Mais il m'arrivait de penser que son corps s'était développé par miracle, que sa vie était une anomalie et qu'elle ne ferait pas de vieux os parce qu'elle était trop vulnérable, trop délicate. C'étaient des idées comme ça, des idées de gosse qui avaient commencé de me préoccuper lorsqu'elle avait eu sa typhoïde, et depuis je ne m'en étais jamais débarrassé.

J'ai fermé les yeux tandis que mon père s'évertuait à chercher un endroit pour s'arrêter. On avait roulé à peine deux heures, dont une hors de l'autoroute, mais il était comme ça mon père, flâneur, incapable de s'en tenir à un programme précis. L'oncle Jules avait beau nous attendre dans la soirée, notre horaire d'arrivée ne constituait en rien un motif de précipitation. Il y avait une odeur de blé et de

beurre frais dans la voiture, à cause des biscuits que grignotait Lucile, et bien que mes parents lui aient répété trois fois qu'elle allait se couper l'appétit. Mais dès qu'elle lâchait le paquet de petits-beurre, sa main retombait dessus. Elle annonçait alors à haute voix : c'est le dernier, et encore : cette fois, c'est vraiment le dernier, et tout le monde savait qu'elle finirait par engloutir la boîte. Peu à peu, le parfum suri du coffre a repris le dessus. Ma mère y avait entreposé à mon intention de l'huile d'olive, du safran, du curcuma et des tomates confites — il y avait là de quoi ouvrir tout un rayon de condiments. Tu seras bien content, m'avait-elle dit. J'avais renoncé à la contredire.

— Et si on s'arrêtait là ? a proposé mon père.

Il a mis son clignotant, bifurqué aussitôt sur une petite route de gravier bordée de chênes et de mûriers. Le soleil de septembre réchauffait la terre dont je me séparais en silence. Je n'étais pas pressé moi non plus, je voulais prendre mon temps pour faire mes adieux. Mon calme rassurait mon entourage. Il était feint pourtant, car en moi bouillonnaient des rêves dont personne n'avait idée, à des lieues de ce coin où rien ne pouvait arriver, où ce qui se passait n'était pas la vraie vie. J'aimais Montpellier mais je partais sans regrets, sans la moindre appréhension, c'était si exaltant de monter au front, de tout laisser derrière soi. On ne t'a jamais empêché de faire ce que tu voulais, plaidait ma mère quand je lui avais fait part de ma volonté, et de sortir aussi quand tu voulais, et de faire du théâtre et même le conservatoire ! JAMAIS, on ne t'a JAMAIS rien refusé...

— Mais c'était le conservatoire de Montpellier, maman, je répondais.

— Et alors ?

Alors je me taisais. Son accent m'écorchait les oreilles. J'avais mis un an à perdre le mien. Et plus de quatre mois à convaincre mon père que je devais partir. La première fois que je m'étais confié à lui, il m'avait écouté gravement. Puis il s'était tourné vers sa femme, et il avait hoché la tête doucement, et j'avais été étonné de produire cet effet, ce long silence qui ressemblait déjà à une reddition. Ils n'avaient pas été de ces parents qui ne veulent rien savoir, qui imposent de longues études après le bac et menacent de couper les vivres en cas d'école buissonnière. Ils avaient juste pesé mes arguments, évalué ma volonté, pris la mesure de ma détermination. Pour le reste, ils n'avaient pas entravé mes pas, ils étaient même venus me voir le soir du concours et ils s'étaient montrés fiers de moi. Ils avaient fini par admettre que je voulais davantage. Je ne voulais pas la gloire, la célébrité ou je ne sais quelle réussite spectaculaire. Je voulais juste autre chose que cette existence à deux pas de l'enclos, les mêmes visages qu'on croise aux carrefours, les éternels rendez-vous place de la Comédie, les perspectives que le temps amenuise.

Cela ne m'avait pas empêché d'être heureux au conservatoire de Montpellier. J'y avais connu, les soirs de répétition, cette impression de mener une vie plus riche, plus ardente que les autres à la lumière des projecteurs ; j'y avais croisé des professeurs vieillissants qui avaient été de mauvais acteurs mais qui se débrouillaient pour enseigner bien ce qui leur avait toujours manqué ; j'y avais découvert des auteurs que je n'aurais jamais lus sinon : Aristophane, Racine, Marivaux, Kleist, Musset, Beckett, Brecht, Thomas

Bernhard, Dubillard, Audiberti. Et tous, à un moment ou à un autre, ils m'avaient chuchoté à l'oreille : pars !

Mon père a quitté l'habacle à peine le moteur coupé, s'est éloigné lentement vers les chênes, les yeux au ciel, contemplant les nuages, des cumulonimbus qui, d'après lui, menaçaient cette belle matinée de fin d'été. Ma mère s'est dirigée vers le coffre. Elle a sorti un panier sur lequel reposait une nappe colorée dont les motifs floraux, lorsque j'étais enfant, correspondaient à l'idée que je me faisais du jardin d'Éden. Elle avait toujours préparé les pique-niques familiaux avec soin, mais il me semblait que, pour cette fois, elle n'y mettait pas l'entrain habituel — je l'observais du coin de l'œil, svelte encore mais ralentie par une sorte de lassitude, se relevant plus lentement pour étaler la nappe et gardant le dos plié en allant d'un coin à l'autre du tissu.

Lucile s'était retranchée dans la voiture, la portière ouverte, une jambe au-dehors, les yeux sur son livre, le visage tourné vers le soleil. Elle n'avait pas faim bien sûr.

Je me suis déplacé vers l'arrière de la Renault, pour aider ma mère. Le panier pesait des tonnes, on était sûr de ne manquer de rien, et cette façon de prévoir toujours trop comme si on allait devoir survivre dans les buissons, cette façon-là me dégoûtait. J'étais un bon garçon, pourtant, et j'avais toujours été un fils attentionné, mais moi, Grégoire Zeller, je me découvrais un cœur de pierre et des ailes de géant.

Même mes meilleurs copains, ceux qui comme moi avaient fait le conservatoire de région et s'étaient juré de me suivre à Paris, ne savaient pas à quel point l'espace me manquait. Ils me croyaient raisonnable et bon parce que

j'étais celui qui marquais le pas si quelqu'un du groupe traînait en arrière — cela leur suffisait. Après les cours, on allait à la bibliothèque de la fac de médecine. On était fascinés par le musée d'anatomie dont la vitrine tératologique exhibait des foetus malformés, sages dans leurs boccoux comme des bébés endormis dans le liquide amniotique. Ils étaient morts depuis longtemps mais quelque chose en eux semblait survivre dans cette offrande éternelle et mélancolique. Quand on en avait assez de les contempler, on allait vers les moulages de sexes qui montraient tous les stades des maladies vénériennes. Cela nous faisait rire. Regarde ce qui t'attend, disait Malvezin à Ramus qui était son souffredouleur. Vaut mieux que tu restes puceau ! Ramus ouvrait de grands yeux et rougissait. Il s'éloignait alors sans rien dire, et je le rattrapais sous un prétexte quelconque.

Ma mère a fini d'étaler la nappe. Elle avait posé à chaque coin un objet lourd — terrine d'agneau, panier, bouteille d'eau — parce que le vent qui soufflait par rafales défaisait son ouvrage à mesure qu'elle s'ingéniait à lisser mon jardin d'Éden. Lucile était toujours dans la voiture, sa jambe à l'extérieur, ses orteils jouant avec sa sandale. De là où j'étais, son petit mollet avait l'air d'une extension du pare-chocs. Mon père est revenu vers la R16, a mis le contact pour allumer l'autoradio. Il voulait écouter les informations, mais c'était trop tard et, de toute façon, depuis le matin, les mêmes bulletins se répétaient à propos de Solidarność. Moi, les grèves de Gdańsk et Lech Wałęsa, ça ne me passionnait pas, mais lui, il en était tout excité.

— Ces hommes unis qui cessent d'avoir peur du régime ! a-t-il lancé.

— Mmm, approuvait ma mère. À mon avis, elle s'en foutait elle aussi, mais elle tâchait de s'y intéresser pour faire plaisir à mon père.

Lucile était enfin apparue, son livre refermé.

— C'est magnifique ! s'est-elle écriée joyeusement.

— N'est-ce pas ? a renchéri mon père, sachant très bien qu'elle ne parlait pas de la Pologne. Il l'a attrapée au moment où elle allait s'asseoir à côté du panier. Il l'a soulevée, elle ne pesait rien, puis il l'a serrée contre lui en riant. Ils avaient les mêmes yeux clairs. Elle a réclamé : Oh s'il te plaît, hisse-moi comme avant, droite comme un I !

J'ai regardé ses petits poings se fermer dans les paumes de mon père. Ils étaient minuscules, et ses bras aussi étaient minuscules, mais raides, bandés, son corps tout entier solide, qui semblait dire : Regardez-moi, je suis inaltérable !

Puis mon père a grimacé et l'a lâchée. Elle a roulé par terre, rouge de plaisir. Alors, il s'est tourné vers moi :

— Tu viens Grégoire ? Tu viens te battre avec ton vieux père ?

— Papa, j'ai dit, je n'ai plus douze ans...

Mais il s'est rapproché dans la position d'un combattant, les deux mains à hauteur du visage, les genoux fléchis.

— Arrête, j'ai rigolé.

— Tue-le ! Tue-le ! a hurlé Lucile.

Ma mère s'était allongée au soleil après avoir aligné les sandwiches dont les dimensions étaient rigoureusement semblables. L'ombre d'une branche dessinait sur son front une mèche qui, au gré du vent, descendait en monocle sur son œil.

Mon père m'a saisi par le cou et m'a entraîné dans sa

chute. Il m'avait fait mal, je me suis relevé, agacé, et lui ai fait face. Il a bondi sur ses jambes, a repris sa position de boxeur, et m'a attaqué d'un direct dans l'abdomen. Il ne faisait pas semblant.

— Ah ah, coyote, tu fais moins le malin ! a lancé Lucile.

Mon père me regardait fixement en sautillant sur place.

— J'ai pas envie de me battre, papa ! j'ai dit tout en me mettant en position.

J'avais fait ça enfant, des dizaines de fois, quand je suivais mon père à son entraînement et qu'il me chaussait et me gantait de force. Ça te servira un jour, crois-moi, disait-il. Je renâclais mais j'y allais. J'y avais pris goût peu à peu, tapant de plus en plus fort, affrontant des adversaires à ma hauteur et, parfois, je prenais le dessus et cela m'emplissait d'une fierté si grande qu'elle me tenait éveillé toute la nuit.

Il s'est mis à frapper dans le vide en se rapprochant de moi.

— Allez mon grand, allez, juste pour s'échauffer...

J'ai esquivé une droite, puis un crochet, mais il n'y allait pas de main morte alors qu'on n'avait pas nos gants.

Ma mère a ouvert une paupière.

— J'ai l'impression que ça se couvre, a-t-elle dit, et les sandwiches sont prêts...

Lucile mordait dans le pain quand mon père m'a atteint en plein nez, un coup modéré qui m'a pourtant mis les larmes aux yeux. Il s'apprêtait à enchaîner quand j'ai vu sa tête de héros fatigué, et la rage m'a saisi, et j'ai cogné sans réfléchir, un crochet suivi d'un uppercut du tonnerre qui l'a fait vaciller. Il a reculé de deux pas, les bras écartés, ébahi et désarmé. Puis il s'est effondré et ma mère a jailli

comme un ressort. Lucile, elle, avait la bouche pleine, mais elle s'est arrêtée de mâcher. J'ai murmuré « papa » et me suis précipité vers lui. Il était étendu, inanimé, les lèvres entrouvertes.

— Il est mort ? a questionné Lucile.

Ma mère avait déjà la main sur son front, implorant, chéri, chéri ?!! Et les premières gouttes de pluie ont commencé à tomber. Alors, mon père a ouvert les yeux et s'est redressé doucement. Ils nous a regardés avec un air vide et triste et, d'un coup, il a crié : Mais vous ne voyez pas qu'il flotte ?!!

— Tu vas bien, papa ? j'ai demandé en mettant ma main sur son épaule.

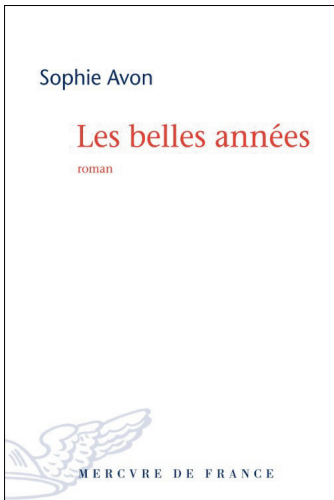
Il s'est dégagé sans me répondre et a commencé à remplir le panier — les mêmes gestes que ma mère avait accomplis mais en sens inverse. La pluie s'était renforcée, elle tombait à présent drue et abondante. Le temps qu'on remballa les victuailles, secoue la nappe et remonte dans la voiture, nous étions trempés.

Ma mère gardait les sandwiches sur ses genoux, enveloppés à la va-vite dans un torchon. Elle a entrouvert le tissu et contemplé les croûtes que la pluie avait eu le temps de ramollir. Derrière le volant, mon père fixait le pare-brise sur lequel l'eau ruisselait. Il lissait ses cheveux mouillés, et reniflait. Aucun de nous n'osait prendre la parole, bien que Lucile, à un moment, ait pris son élan, ouvert la bouche, puis tournant ses grands yeux étonnés vers moi, renoncé à articuler un mot. J'aurais bien dit quelque chose aussi, mais rompre le silence, à ce moment-là, au moment où mon père semblait flotter dans un monde secret, c'était au-

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 16 avril 2010.
Dépôt légal : avril 2010.
Numéro d'imprimeur : 76198.*

ISBN 978-2-7152-3096-5/Imprimé en France.

175060



Les belles années

Sophie Avon

Cette édition électronique du livre *Les belles années*
de *Sophie Avon*
a été réalisée le 14/05/2010 par les Editions Mercure de France.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 16 avril 2010 par l'imprimerie Floch
(ISBN : 9782715230965)
Code Sodis : N42400 - ISBN : 9782715230989
Numéro d'édition : 175060